

Antoine Plamondon *Le dernier des Hurons* (1838)

C'est au moment où il travaillait à son fameux chemin de croix pour l'église Notre-Dame de Montréal¹ qu'Antoine Plamondon peignit le tableau qui va nous retenir ici. *Le Dernier des Hurons* (fig. 1) a en effet été peint à Québec en 1838. Comme nous l'apprend une inscription au dos du tableau, il s'agissait d'un portrait de Zacharie Vincent qui avait la réputation d'être «le dernier Huron de Lorette»; il aurait été «âgée [sic] de 23» ans, au moment où ce portrait a été peint². Plamondon présenta ce portrait à un concours organisé par la Société littéraire et historique de Québec en avril 1838 et eut la bonne fortune d'y obtenir une «médaille de première classe». Bien plus, Lord Durham, qui venait tout juste de débarquer à Québec — le 27 mai 1838 — à titre de nouveau gouverneur, lui acheta son tableau! On peut situer la transaction avant le 20 août 1838 grâce à une lettre de l'abbé Louis-Joseph Desjardins³. À ce moment, Plamondon venait de déménager son atelier du Parlement à l'Hôtel-Dieu, comme une annonce parue le 23 juillet 1838 dans *Le Canadien*, en avisait le public. Lord Durham avait donc pu voir le tableau de Plamondon au Parlement avant cette date. D'ailleurs la lettre de l'abbé Desjardins dit bien, le 22 août, que «Notre A. Plamondon a livré à son excellence le Portrait d'un sauvage de Lorette». La transaction a donc dû précéder la «livraison» du tableau.

Quoi qu'il en soit, c'est ce qui explique que le tableau partit pour l'Angleterre avec son propriétaire le 1^{er} novembre 1838, date du départ de Lord Durham de Québec. À partir de cette date, le tableau de Plamondon resta dans les collections du Lord et de ses descendants, les comtes de Durham... et cela, jusqu'en 1932, date où il fut mis en vente à Lambton Castle⁴ et acquis par un collectionneur anglais. Il semble que la famille Lambton essuya quelques difficultés financières durant la crise économique des années trente, et que le comte se vit contraint de se défaire d'une partie de sa collection à ce moment. Monsieur Fred Schaeffer de Toronto l'acquit de son dernier propriétaire, en 1982, le ramenant sinon au Québec, du moins au Canada où sa trace était perdue depuis 1838.

Sur les motifs qui ont pu pousser Antoine Plamondon à peindre, à ce moment, son tableau, l'hypothèse la plus plausible a été avancée par Yves Lacasse. Craignant de se faire oublier de sa clientèle de Québec, le jeune peintre — en



fig. 1 Antoine Plamondon, *Le dernier des Hurons*, 1838, huile sur toile, 114,3 x 96,5 cm, Coll. M. et Mme Fred Schaeffer, Toronto. (Photo: Art Gallery of Ontario, Toronto)

1838, Plamondon n'a que 34 ans — décide d'interrompre son labeur à Montréal pour faire un coup d'éclat dans la vieille capitale. D'où sa présence à Québec au printemps de cette année-là et sa participation au concours de la Société Littéraire et Historique de Québec. Si telle avait été son intention, on peut dire qu'il avait bien calculé. Non seulement, il avait remporté une médaille et vendu son tableau au Gouverneur, mais son succès fut aussitôt signalé par la presse. Le 30 avril 1838, *Le Canadien* consacrait un article à l'événement⁵; le 5 mai, c'était

au tour de *L'Ami du peuple* de le faire⁶. Enfin, le 14 mai, *Le Populaire*⁷ reprenait l'article du *Canadien* pour le bénéfice de ses lecteurs montréalais.

L'article du *Canadien* comprenait deux rubriques. La première s'intitulait «Prix de peinture»; la seconde, «Beaux-Arts». Nous soupçonnons Plamondon lui-même d'être l'auteur anonyme de la seconde... même et surtout parce qu'elle est très élogieuse à son endroit. Il en était parfaitement capable. Si tel était le cas, cela nous éclairerait tout à fait sur son intention au moment où il peignit son tableau.

Jeudi dernier la Société Littéraire et Historique de Québec présenta à Monsieur Antoine Plamondon, Artiste canadien et élève de Paulin Guérin, une de ses médailles de première classe. M. Plamondon a mérité ce tribut d'estime en reproduisant sur la toile avec toute la grâce et tout le naturel de son brillant coloris, les traits du dernier sauvage de pur sang Huron, qui habite cette Province; et qui se trouve probablement le dernier de tout ce peuple sauvage et belliqueux.

Le dernier des Hurons! C'est là un sujet bien intéressant, bien artistique, et bien Canadien. M. Plamondon en a tiré tout le parti possible. Il nous a représenté son sauvage, debout dans une attitude imposante, guerrière et méditative, les bras croisés sur la poitrine, le front levé vers le ciel; il l'a paré au milieu de ses bois, auxquels il semble dire un dernier et solennel adieu, pour lui et toute sa race; en un mot il a vraiment peint le dernier des Hurons. Lorsqu'on fixe pour la première fois ses longs cheveux noirs, bouclés et flottant sur ses épaules, ses traits éminemment caractéristiques, son teint cuivré, ses yeux étincellants [sic], sa belle draperie de couverture, sa ceinture à laquelle est suspendue son coutelas, on reconnaît bien le fils des *hommes libres*, le chasseur et le guerrier de nos vastes forêts, le canoteur des grands lacs, le dernier rejeton d'une nation noble et intrépide, qui a disparu devant nous comme les castors de nos rivières, les élans de nos bois; et comme nous-mêmes, peut-être, nous disparaîtrons devant une nation plus puissante. Le fort chasse le faible; c'est en deux mots l'histoire des fils d'Adam; et le tableau de M. Plamondon nous en déroule un petit coin.

Il faut espérer que ce Monsieur n'en restera pas là, que notre beau pays lui fournira d'autres sujets, non moins pittoresques, et que souvent, M. l'Éditeur vous aurez de semblables articles à insérer. Puissent tous nos compatriotes travailler ainsi chacun dans son genre! Puissions-nous élever quelques monuments de nous-mêmes avant d'être engloutis dans le flût de l'émigration!

Alors, on ne se demanderait plus: quand donc viendra le jour où le Canada sortira de son obscurité, où les arts et les sciences y fleuriront comme ailleurs? Avouons le franchement, si d'un côté notre avenir national est des plus incertains, d'un autre côté plusieurs sujets d'espérance nous sont donnés, plus d'une étoile commence à pointer; qui sait si un jour nous ne conterons point comme les autres peuples nos gloires de littérateurs, de savants et d'artistes. Courage donc! et en avant la jeunesse Canadienne.

Pour comprendre le sens de cette prose naïve et à l'emporte-pièce et l'intention même de Plamondon en peignant son tableau, il faut se reporter à la conjoncture idéologique du temps. Au moment où cet article était rédigé, vers la fin d'avril 1838, on était au lendemain de la Rébellion de 1837. Même si Robert Nelson, réfugié au Vermont avec quelque 300 de ses hommes, venait de proclamer l'Indépendance du Bas-Canada et d'instaurer la République le 28 février 1838⁸, l'atmosphère dans le Bas-Canada était plus au désespoir qu'au défi. Quand le rédacteur de l'article du *Canadien* se demandait si, à l'instar des Hurons, nous ne «disparaîtrons» pas à notre tour «devant une nation plus puissante», chassés «par le fort», «engloutis dans le flût de l'émigration», il faisait plus que de la rhétorique. Il exprimait l'inquiétude du plus grand nombre sur «notre avenir national». Il expliquait aussi la fascination qui était à l'origine du tableau de Plamondon. Ce «dernier des Hurons» n'était-il pas sinon déjà nous-mêmes, du moins ce que nous pourrions devenir? Et de même que sa «nation noble et intrépide» avait dû céder sa place à la nôtre, de même la nôtre risquait de disparaître «devant une nation plus puissante», d'autant plus que celle-ci venait de faire la preuve de cette puissance en écrasant la rébellion des «Fils de la Liberté». Aussi bien le Huron de Plamondon debout, les bras croisés, donc inactif, levant les yeux vers un Ciel qui ne peut rien devant les fatalités de l'Histoire se résigne à son sort et s'abandonne à une sorte de nostalgie méditative sur la forêt à laquelle «il semble dire un dernier et solennel adieu».

Il est vrai que pour les Canadiens français la situation pouvait paraître moins désespérée que pour les Hurons. Quelques semaines après, arrivait Lord Durham, membre influent de l'aile libérale du parti whig en Angleterre. Ses idées politiques firent croire un instant qu'il prendrait le parti des Canadiens-français contre le parti anglais qui souhaitait l'union du Haut et du Bas Canada. François-Xavier Garneau saluait l'arrivée du nouveau Gouverneur en des vers enthousiastes⁹. Nul doute qu'en lui vendant son tableau, Plamondon partagea son enthousiasme: «une étoile» se mettait-elle «à pointer»?

On sait combien Durham déçut ces espérances. L'année suivante, il présentait son fameux *Rapport sur les affaires de l'Amérique du nord britannique*, où il proposait «pour leur plus grand bien», l'assimilation pure et simple des Canadiens-français à la nation anglaise.

... cette nationalité canadienne-française, devons-nous la perpétuer pour le seul avantage de ce peuple, même si nous le pouvions? Je ne connais pas de distinctions nationales qui marquent et continuent une infériorité plus irrémédiable. La langue, les lois et le caractère du continent nord-américain sont anglais. Toute autre race que la race anglaise (j'applique cela à tous ceux qui parlent l'anglais) y apparaît dans un état d'infériorité. C'est pour les tirer de cette infériorité que je veux donner aux Canadiens notre caractère anglais¹⁰.

Le 23 juillet 1840, la reine Victoria sanctionnait l'Acte d'union qui donnait gain de cause aux partisans d'un Canada uni et de l'assimilation des Canadiens-français. Et au même moment, le tableau de Plamondon, pourtant absent, passait dans la légende... C'est en effet le 12 août 1840 que *Le Canadien* publiait en première page le poème de François-Xavier Garneau intitulé «Le Dernier Huron» inspiré par le tableau de Plamondon. Le poème s'étend sur 18 strophes! On nous pardonnera de ne pas le citer en entier ici. Il est précédé d'une présentation en prose où Garneau reconnaît explicitement sa dette envers Plamondon.

L'idée de la pièce de vers qui suit, est due au tableau de notre artiste M. Plamondon, qui a remporté le prix annuel offert par la Société Littéraire de Québec en 1838 et dont Lord Durham a fait l'acquisition. Ce tableau est un portrait en pied de Vincent Tha-ri-o-lin de St. Ambroise, dernier habitant, de pur sang, du peuple huron, excepté sa mère qui est très âgée. Vincent peut avoir aujourd'hui 24 ans, descendant d'une ancienne famille de chefs et est chef lui-même, survivant à toute sa nation.

Garneau notait de plus, comme nous le faisons plus haut, que Plamondon avait «donné au personnage de son tableau l'expression d'une résignation contemplative». C'est en effet bien rendre compte de l'attitude du personnage dans le tableau. Garneau aurait voulu pour sa part exprimer des sentiments plus complexes.

J'ai voulu laisser percer, dans les regrets du dernier Huron, l'énergie qui caractérisait sa nation et peindre dans l'amertume de ses pensées l'espèce de plaisir de vengeance qui lui fait éprouver le vague espoir qu'il y aura un temps où

«Sur les débris de nos cités pompeuses
Le pâtre assis alors ne saura pas,
Dans ce vaste désert, quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas».

En se citant lui-même, Garneau nous simplifie la tâche. Telle était à ses yeux la pointe de son poème: une réflexion sur le caractère éphémère des nations, de la sienne donc, en particulier. C'est bien l'interprétation à laquelle se rangeait le rédacteur du *Journal de l'instruction publique*¹¹ qui publiait en février 1866 une nouvelle version du poème de Garneau à l'occasion de la mort de son auteur.

À l'époque où M. Garneau publia ce petit poème, il y avait tout à craindre pour notre race, et l'on sent, sous les strophes émues du poète, comme une sombre arrière-pensée, comme une de ces allégories qui sont si fréquentes dans la poésie des livres sacrés.

Autrement dit, le poème de Garneau et, par conséquent, le tableau de Plamondon mettaient moins en scène le dernier survivant d'une race indienne vouée à la disparition, qu'une «allégorie» des enjeux de la «survivance» de la nation canadienne-française après la Rébellion de 1837. Cet Indien peint par Plamondon serait donc moins le représentant d'une autre culture qu'une image de nous-mêmes au moment où notre «avenir national» donnait tant d'inquiétude. Bref *Le dernier des Hurons* n'est pas un portrait ethnographique. C'est un tableau

symbolique où le personnage de Zacharie Vincent prête son corps, son attitude et son destin à l'expression d'un sentiment de résignation sans doute partagé par plusieurs des compatriotes de Plamondon. En passant, n'est-ce pas ce qui a fait le succès du tableau? Mais Garneau voulait exprimer aussi une «espèce de plaisir de vengeance». Ce sentiment n'est pas dans le tableau de Plamondon. On le trouve ailleurs cependant.

En effet, il est un tableau, peint probablement après la publication du poème de Garneau et donc inspiré par lui, qui met en scène un Indien dans un rôle très voisin de celui que Garneau assignait au «dernier Huron» dans son poème. C'est le fameux *Paysage au monument à Wolfe* (fig. 2) de Joseph Légaré et que Jean Trudel¹² date prudemment vers 1840. Au milieu d'un paysage tourmenté, dont Légaré avait emprunté tous les détails à une gravure d'Émile Carlier, se dresse la statue vermoulue du général Wolfe, le vainqueur des Plaines d'Abraham. Un Indien est assis sur le bord d'un cours d'eau (ou d'un étang), son canot paraissant sur la droite derrière les troncs d'arbres. L'Indien fait un geste d'hommage en direction de la statue, lui tendant son arc.

Mais quand se situe cette scène au juste? Dans le lointain passé, au moment où les Indiens étaient encore maîtres des lieux, avant même la venue des Blancs? Non, puisque la statue du général Wolfe vient déparer le décor naturel. Il faut au contraire que nous soyions dans le plus lointain avenir, au moment où, de notre époque, il ne reste plus que cette statue absurde et pathétique. Il faut que nous soyions dans ce temps lointain évoqué par les dernières strophes du poème de Garneau.

Mais il viendra pour eux le jour de la vengeance,
Où l'on brisera leurs tombeaux.
Un autre peuple armé, fils de la Providence,
Ravagera leurs côtes.
Sur les débris de leurs cités pompeuses
Le pâtre assis alors ne saura pas
Dans ce vaste désert quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas.

Qui sait, peut-être alors renaîtront sur ces rives
L'Indien et ses sombres forêts.
Mes ayeux laisseront leurs ombres fugitives
Qui n'ont ni culte ni paix,
Et se levant comme après un long rêve
ils reverront partout les mêmes lieux,
Les sapins descendant jusqu'aux flots sur la grève.
En haut les mêmes cieux.

C'est donc notre temps qui a été englouti par l'oubli dans cet étrange tableau. Nos conflits anglo-français n'ont laissé derrière eux qu'un vague souvenir incompréhensible, cette statue aussi inexplicable au milieu des bois que l'objet

d'*Odyssée 2001* de Kubrik. L'Indien s'est levé «comme après un long rêve» et a repris possession de ces «lieux» qu'il n'aurait jamais dû perdre. Il peut donc se permettre de rendre hommage à un passé qui ne le touche plus.

Au moment où le présent semblait si sombre pour la nation canadienne-française, il n'y avait plus qu'à rêver d'un très lointain avenir où le vainqueur d'aujourd'hui ne sera plus qu'un souvenir oublié, une vieille statue dérisoire. Que l'Indien du tableau de Légaré ne soit qu'un prête-nom pour ses compatriotes, on peut en voir une preuve supplémentaire dans un autre tableau du même peintre intitulé *Le Canadien*, daté de 1833 et conservé au Musée du Québec (fig. 3). On y voit un «Canadien» affectant à peu près la même pose que l'Indien dans le *Paysage au monument à Wolfe*. On trouvera peut-être ce rapprochement inutilement érudite? Il faut savoir qu'il s'imposait d'autant plus aux spectateurs du temps, que ce petit tableau de Légaré était à l'origine de la vignette qui orna toutes et chacune des livraisons du journal *Le Canadien* de 1833 à 1836¹³!

Mais ce n'est pas tout. Si le *Paysage au monument à Wolfe* représente la réaction de Légaré au poème de Garneau, je crois qu'il y a un autre tableau de Légaré qui représente sa réaction au portrait de Zacharie Vincent de Plamondon. Il s'agit du beau portrait de *Joseph Ourné*, vers 1844 (fig. 4), conservé au Musée des beaux-arts du Canada à Ottawa. On est peu fixé sur l'identité du personnage. Une inscription au verso en faisait la «fille d'un Chef Sauvage d'Ocnawaga», donc une Indienne mohawk. Par contre, les catalogues de peintures du Séminaire de Québec la présentent toujours comme la «fille d'un chef Abénaquis»¹⁴.

Quoi qu'il en soit, l'intention de Légaré nous paraît claire. Il faut se souvenir qu'en 1844 le tableau de Plamondon n'est plus au Québec. Comment ne pas penser dès lors que Légaré ait été tenté de combler le vide, si l'on peut dire, créé par le départ du tableau de Plamondon pour l'Angleterre? Et, de fait, les deux tableaux ne sont pas sans ressemblance. Dans l'un et l'autre, la mise en page est semblable, le modèle étant non pas «en pied» comme l'avait cru le chroniqueur du *Canadien* mais représenté à partir des genoux sinon de la taille. Le décor est semblable, la scène se situant à l'extérieur. Mais, les deux tableaux ne sont pas sans différences. Joseph Ourné ne croise pas les bras. Elle ne regarde pas le Ciel dans une attitude de «résignation contemplative». Elle regarde droit dans les yeux le spectateur avec un air de défi.

La «résignation», contemplative ou pas, n'était pas le fort de Légaré, lui qui s'était associé au parti le plus radical durant la Rébellion; lui qui avait été arrêté, avec quelques autres membres du bureau de rédaction du journal *Le Libéral*, à la suite d'une enquête du juge Robert Symes et mis en prison en novembre 1837, (voir *Le Canadien*, 13 novembre 1837, p. 2); lui qui se rallia aussitôt à John Neilson dans sa campagne contre l'Acte d'union (voir *Le Canadien*, 27 janvier 1840, pp. 1 et 2); lui qui, lors des élections générales en



fig. 2 Joseph Légaré, *Paysage au monument à Wolfe*, vers 1840, huile sur toile, 131,3 x 174,6 cm, Coll. Musée du Québec, Québec, 1955, A 55 109 P. (Photo: Musée du Québec, Patrick Altman)



fig. 3 Joseph Légaré, *Le Canadien*, 1833, huile sur toile, 16,8 x 24,1 cm, Coll. Musée du Québec, Québec, 1972, A 72 43 P. (Photo: Musée du Québec, Patrick Altman)



fig. 4 Joseph Légaré, *Josephte Ourné*, vers 1844, huile sur toile, 131,5 x 95,5 cm, Coll. Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa, 1975, 18,309. (Photo: Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa)

octobre 1844, prit le parti des réformistes libéraux de Lafontaine contre le clan Viger-Papineau protégé par le Gouverneur Sir Charles Metcalfe, etc.

Il lui semblait sans doute que si les Canadiens-français devaient «jouer aux sauvages», autant s'identifier à la farouche Josephthe Ourné, jetant un regard de défi à ses conquérants, plutôt qu'au bon Zacharie Vincent se résignant à son sort.

L'analyse du *Dernier des Hurons* de Plamondon nous a donc mis sur la piste de toute une iconographie où l'Indien sert moins de motif que de prétexte à peindre des sentiments partagés par les Canadiens-français. On pourrait parler, à la suite de Bertrand Gervais¹⁵, de «prosopopée» visuelle, la prosopopée étant cette figure de rhétorique qui consiste à prêter à un mort ou à un absent, voire à des animaux, des plantes ou des choses, des discours qui ne peuvent avoir été les leurs mais qui servent l'intention de l'auteur. Gervais a en effet montré que cette figure de rhétorique est constamment utilisée par les auteurs à propos des Indiens. On aime les faire parler et leur faire dire en particulier les bienfaits qu'ils seraient censés éprouver de leur récente conversion au catholicisme ou de leur assimilation au monde des Blancs. Dans le cas qui nous occupe, l'Indien tiendrait visuellement le discours, résigné ou vengeur selon les cas, qu'on attendrait de lui vu le sort qu'on lui fait, et qui, comme par hasard, est à peu près celui que les Canadiens-français tenaient volontiers en ce temps-là. Mais, comme toujours, la prosopopée qui prétend faire parler quelqu'un qui est absent revient à le baillonner s'il ne l'est pas. Quel était le discours tenu par les Indiens en l'occurrence? On pourrait croire que nous n'avons aucun moyen de le savoir. Il n'en est rien.

Zacharie Vincent, «le dernier des Hurons» était peintre et vers 1845, donc juste après les événements que nous venons de rapporter, il a peint son *Autoportrait avec son fils* (fig.5), tableau conservé au Musée du Québec. Si le «dernier des Hurons» avait un fils, il n'était peut-être pas, après tout, le dernier de sa race... et avant de servir de symbole pour la cause des autres, il pouvait s'ériger en témoin de sa propre cause. On n'y prêta que peu d'attention, tant il est vrai qu'il n'y a rien comme le nationalisme des uns pour rendre sourd au nationalisme des autres.

FRANÇOIS-MARC GAGNON

Université de Montréal

avec la collaboration de

YVES LACASSE

Conservateur,

Musée des beaux-arts de Montréal



fig. 5 Zacharie Vincent, *Autoportrait avec son fils*, vers 1845, huile sur toile, 48,4 x 41,1 cm, Coll. Musée du Québec, Québec, A 47 156 P. (Photo: Musée du Québec)

Notes

- 1 Voir Yves LACASSE, *Antoine Plamondon Le Chemin de croix de l'église Notre-Dame de Montréal*, Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1983, pp. 30 et 32, rep. p. 29.
- 2 L'inscription au dos du tableau avant réentoilage se lisait comme suit: «Le tableau est le Portrait du dernier des Hurons de Lorette, il se nome Zacarie Vincent, il est âgée de 23, peint par Ant Plamondon à Québec 1838».
- 3 Il s'agit d'une lettre de l'abbé Louis-Joseph Desjardins à la Révérende Mère St-Henry, datée du 22 août 1838 citée dans Claude THIBAUT, *Trésors des communautés religieuses de la Ville de Québec*, Québec, Musée du Québec, 1973, p. 94.
- 4 Au n° 44, p. 16 du catalogue de vente de Lambton Castle, le 18 avril 1932, le tableau était décrit de la façon suivante: «A. PLAMONDON (Painted at Quebec, 1838). 45 in. x 37 in. Portrait of Zacarie Vincent of Lorette, the last of the Hurons». Une note manuscrite sur l'édition de ce catalogue conservé par Monsieur Schaeffer indique qu'il était alors offert pour 19 livres. Le tableau vient d'être publié par Dennis Reid dans le catalogue de l'exposition itinérante: *Collector's Canada*, Toronto, Art Gallery of Ontario, 1988, cat. n° 1, p. 14, rep. couleur p. 15.
- 5 *Ibid.*, p. 3.
- 6 *Ibid.*, p. 3.
- 7 *Ibid.*, p. 3.
- 8 Voir Guy FRÉGAULT et Marcel TRUDEL, *Histoire du Canada par les textes*, Montréal, Fides, 1963, tome I (1534-1854), pp. 206-208 pour le texte de la «Déclaration d'indépendance du Bas-Canada» de Robert Nelson en 1838.
- 9 «À Lord Durham», paru dans *Le Canadien*, vol. 8, n° 15, 1838, p. 1.
- 10 Guy FRÉGAULT et Marcel TRUDEL, *op. cit.*, p. 212.
- 11 Vol. 10, n° 2, pp. 17 et 18.
- 12 John R. PORTER, *Joseph Légaré 1795-1855. L'oeuvre*, Ottawa, Galerie nationale du Canada, 1978, p. 64. Dans ce catalogue, la notice sur le *Paysage au monument à Wolfe* a été rédigée par Jean TRUDEL. Il est aussi l'auteur des notices de deux autres tableaux que nous mentionnons ci-après: *Le Canadien* et *Joseph Ourné*. Signalons que Jean TRUDEL a publié dans *Parachute*, n° 46, mars-mai 1987, pp. 102-105 un article intitulé «Sans titre» qui fait le tour de toutes les interprétations antérieures du *Paysage au monument à Wolfe*. Le lecteur qui voudrait situer l'interprétation que nous proposons ici ferait bien de s'y reporter.
- 13 *Ibid.*, pp. 45-46.
- 14 *Ibid.*, pp. 75-76.
- 15 Bertrand GERVAIS, «Éléments pour une rhétorique de l'assimilation», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XVII, n° 3, 1987, pp. 41-52.